

3. Ernest de Try : *Saint Michel et sa bonne Ville de Bruxelles* (1935)

3.1. Contextualisation

Ernest de Try, né le 31 mars 1881 et mort le 9 juin 1960 à Bruxelles, réside à Jette durant ses années de mariage, loin du centre-ville où il passa sa jeunesse bourgeoise. En effet, la haute société bruxelloise préfère alors les faubourgs proches. À la différence d'Odilon-Jean Périer, son contemporain, de Try voyage énormément, en Afrique principalement : c'est l'époque des colonies. À partir de 1906, il effectue plusieurs séjours sur le continent africain en tant qu'administrateur de sociétés coloniales et « ingénieur-conseil », s'intéressant aux projets les plus divers (plantations, exploitations forestières, brasseries...). Parallèlement, il fonde plusieurs journaux coloniaux, dont certains auront une résonance internationale tels le *Moniteur général des intérêts coloniaux en Belgique*, et est l'auteur de nombreux brevets d'invention. En 1929, de Try cesse ses activités coloniales : il revient à Bruxelles et décide de se consacrer à la littérature et à l'écriture pour lesquelles il avait toujours eu une certaine inclination. Néanmoins, très attaché à son passé dans les colonies, de Try entretient une correspondance avec l'Association de la Presse coloniale et devient rédacteur pour la *Revue des vétérans de l'État Indépendant du Congo*. Il ne publiera que très peu et ses sujets de prédilection demeureront particulièrement pragmatiques et coloniaux (*La bière dans la colonie, Une Carrière, une École, ... mais non un Refuge !*) –, ce qui explique son actuel oubli dans les lettres belges. En outre, tout comme l'auteur, son unique œuvre poétique publiée, *Saint Michel et sa bonne Ville de Bruxelles*, est demeurée dans l'ombre. De Try est davantage connu dans le milieu des affaires qu'en tant qu'auteur de poésie. Pourtant, dans l'*Annuaire du Commerce et de l'Industrie de Bruxelles* de 1959, l'ingénieur et administrateur colonial est qualifié d'« homme de lettres ». En effet, durant toute sa vie, de Try laissa courir sa plume, proposant à des éditeurs dès 1903 des écrits tant en vers qu'en prose, aux consonances coloniales et royalistes. Il a dressé, entre autres, un poème long de quatre pages à la reine Élisabeth, ainsi qu'à Léopold II, roi bâtisseur et colonisateur. En outre, dans le présent poème, il ne manque pas de faire mention des colonies et de Léopold II, chantant leur gloire, décriant les critiques :

« Et nous, amis, qui connaissons l'Histoire [...] / Ce qu'au Pays ont apporté la gloire / Léopold II et tous ses Vétérans »¹⁸⁶.

Ernest de Try était un grand voyageur, ayant vu et vécu énormément de choses à une époque où « tout » était possible sur les nouvelles terres colonisées. Toutefois, malgré son goût indéniable pour l'exotisme, de Try semble être resté un bruxellois avant tout, attaché à sa terre natale... à tel point qu'il lui rendit hommage en publiant cette unique pièce poétique. De la même époque que Périer, mais ayant écrit ses vers une douzaine d'années plus tard, de Try eut vent de l'engouement poétique pour la ville avec les auteurs tels Eekhoud et Verhaeren. C'était la génération des poètes-citadins. Mais, à l'inverse de ces poètes reconnus, de Try, bien que grand amateur de littérature belge, ne poursuit pas, au travers de son œuvre, une ambition poétique en tant que telle. En effet, un poète comme Périer a consacré sa vie entière à la poésie et a fait d'elle sa compagne dans la maladie : « Je termine sur ces mots l'éloge de Bruxelles : / Poésie et Amitié, mes lois sont les plus belles »¹⁸⁷. Alors que ce dernier ambitionne de se retrouver par une poésie « urbaine », plus particulièrement « bruxelloise » – puisque Bruxelles est sans conteste *sa* ville – de Try aspire ici à tout autre chose. Périer est satisfait de Bruxelles, de sa physionomie, de ce qu'il y voit, entend, goûte : il entend célébrer *son* Bruxelles contemporain. Or, de Try fait l'éloge d'un souvenir. Ce n'est pas le Bruxelles qu'il a sous les yeux qui l'enchant, mais une réminiscence. En outre, il n'a pas écrit ce poème lors de son séjour dans les colonies, nostalgique de sa terre natale, mais lors de son retour, en patriote déçu de voir son berceau tombé aux mains de mœurs étrangères : « Oui ! je voudrais revoir la Capitale / Ainsi qu'à l'âge où j'ai pris le départ »¹⁸⁸. Notons qu'à cette époque, de nombreux bourgeois libéraux clament leur nostalgie du Vieux Bruxelles. Ceux-ci prennent alors la plume pour figer la ville de leur jeunesse, la culture populaire bruxelloise, cette fameuse « zwanze » qui particularise le Bruxellois typique. Pierre Van Den Dungen résume le mouvement comme suit :

[...] il est question d'histoires humoristiques spécifiques à la capitale et exprimées dans un dialecte bruxellois. Et de percevoir dans cet humour teinté de dérision, la marque d'une appartenance, d'une typicité bruxelloise dont ils

¹⁸⁶ TRY Ernest de, *Saint Michel et sa bonne Ville de Bruxelles*, *Op. cit.*, p. 38.

¹⁸⁷ PÉRIER Odilon-Jean, *Poèmes*, *Op. cit.*, p. 133.

¹⁸⁸ TRY Ernest de, *Saint Michel et sa bonne Ville de Bruxelles*, *Op. cit.*, p. 64.

tentent la littérisation sous une forme d'abord impertinente et progressiste, ensuite passéiste et conservatrice.¹⁸⁹

Les premières tentatives de littérisation de la zwanze se firent dans les années 1840, par des membres du tiers état libéral, via la presse et les revues. À partir des années 1880, les bourgeois libéraux, intellectuels et francophones, prennent le relais pour célébrer le Vieux Bruxelles englouti par les actions des socialistes. En effet, ces derniers surent trouver leur place au Parlement belge, et ce depuis 1894, date clé où le suffrage universel fut instauré. Les deux partis ne pouvaient s'apprécier. Et les premiers d'accuser les seconds de soutenir un internationalisme qui vaudra la perte de leur patrimoine et de leur identité, tant au niveau national qu'au niveau bruxellois. De Try, libéral, ne peut s'empêcher de montrer son animosité à l'égard de ce mouvement politique :

Alors, déjà l'ardent Socialisme
Négligeait fort le langage courtois,
Mais ce dédain n'était qu'un gargarisme,
Pour s'engourdir les microbes bourgeois ;¹⁹⁰

S'ensuit une caricature de nombreux hommes socialistes, tels Paul Janson, Georges Lorand, Jules Renkin... Outre ce néfaste socialisme, c'est une véritable parisianisation des mœurs bruxelloises qui se joue alors. Couplée à cela, l'haussmanisation fait également son œuvre sur la physiologie de Bruxelles : c'est l'époque des grands percements et des boulevards. Mais la France n'est pas seule à influencer sur les comportements des Bruxellois. Le monde anglo-saxon amène également son lot de modes et de traditions étrangères. Le whisky, le billard, les grands magasins... ont tôt fait de remplacer le volgepiek, la gueuze et le faro, et les petits commerces de tradition. L'Innovation, le Bon Marché, les Grands Magasins de la Bourse, le Grand Bazar sont synonymes de modernité, faisant démonstration des nouvelles technologies, abritant produits de luxe et étrangers, le tout emballé dans une architecture novatrice mêlant l'acier et le fer : « l'indigent Art nouveau »¹⁹¹, selon de Try. Nous sommes bien loin du pittoresque médiéval si cher aux bourgeois libéraux. Mais la défense du Vieux Bruxelles et de sa zwanze se déploya

¹⁸⁹ DUNGEN Pierre Van Den, « De la gaieté frondeuse à la nostalgie : aux origines d'un Bruxelles qui bruxelles (XIX^e-XX^e siècles) », *Op. cit.*, p. 326.

¹⁹⁰ TRY Ernest de, *Saint Michel et sa bonne Ville de Bruxelles*, *Op. cit.*, p. 40.

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 62.

difficilement hors de la chronique de mœurs et très peu d'auteurs purent assoir le genre dans le roman, à l'exception (peut-être) de Léopold Courouble et de George Garnir, qui se sont tous deux illustrés dans la veine régionaliste et le roman de mœurs. De Try en fait d'ailleurs mention :

Chacun de nous, en Léopold Courouble,
George Garnir, la verve et le patois,
Au coin du feu, prenait un plaisir double,
En savourant leurs types bruxellois !
Ah ! la Belgique et ses Lettres françaises,
Savaient penser et manger leur faim,
Sans engloutir, dans des fables niaises,
Tous les héros du film américain !¹⁹²

La capitale belge n'est pas seulement bouleversée par l'arrivée et l'adoption de mœurs étrangères, mais également par les nombreuses transformations urbanistiques qu'elle connut au XIX^e siècle, sous la houlette du roi Léopold II dont la volonté était d'élever Bruxelles au rang de capitale moderne. Mais, plutôt que les bâtiments, c'est surtout le patrimoine *immatériel* de Bruxelles qui semble retenir l'attention de notre auteur, un patrimoine qui caractériserait le Bruxelles pittoresque d'autrefois.

3.2. *Analyse péritextuelle*

Au vu de l'ensemble des écrits d'Ernest de Try, *Saint Michel et sa bonne Ville de Bruxelles* constitue un objet littéraire singulier, qui démontre une incroyable connaissance de l'histoire de la capitale et de ses traditions. Cet ouvrage fut publié en 1935 chez l'éditeur J. Lebègue & Cie à l'Office de Publicité. La maison Lebègue, d'origine française, s'est installée en Belgique une dizaine d'années après la création du pays et fut l'une des plus connues de la capitale. Mais la notoriété de la maison ne fit pas celle des vers de notre poète... Par ailleurs, cette maison d'édition était d'obédience libérale, tout comme de Try. Enfin, 1935 n'est pas une date anodine pour Bruxelles, elle est celle de l'« Exposition Universelle et Internationale » au Heysel, organisée par le maître Adolphe Max, à qui de Try dédicace son poème : « Au grand Mayor / à l'ardent Patriote / au plus sympathique des bourgeois ». Moins connue que celle de 1958, cette Exposition n'en était pas moins importante à l'époque et attira nombre de visiteurs. Notre auteur n'a pu publier cette louange à

¹⁹² *Ibid.*, p. 40.

Bruxelles en 1935 sans avoir à l'esprit cette remarquable manifestation, témoin de la grandeur de la capitale belge. En effet, les expositions, qu'elles soient dites « nationales », « internationales » ou même « universelles », servent autant de soutien économique qu'elles se perçoivent comme un véhicule identitaire pour le pays qui l'organise. Elles sont synonymes de démonstration de force et d'unité. Pour la Belgique, dont la naissance était relativement récente, ces expositions étaient fondamentales pour démontrer tant aux étrangers qu'aux autochtones la puissance et la cohésion de la nation. L'Exposition de 1935 s'inscrit bien évidemment dans cette optique. Toutefois, les années 30', malgré quelques événements heureux, demeurent celles de « l'affreuse crise et des impôts en tas »¹⁹³. La déflation et le chômage affectent alors la capitale. Que de Try publie un ouvrage poétique où sont célébrés les temps fastes de Bruxelles, alors que l'économie nationale est en souffrance, s'entend comme un soupir désolé duquel s'élèvent les souvenirs radieux d'une jeunesse gaie et chaleureuse.

L'œuvre est illustrée de la main de l'auteur qui a su croquer personnages, festivités et monuments bruxellois. Les illustrations toutes légendées ne suivent pas le parcours du poète. Certaines sont d'ailleurs autonomes, au sens où elles ne se rapportent à aucun propos : par exemple, celle du « projet de vitrail ». Le médaillon du milieu représente Saint-Michel auquel le poète accorde une très grande importance. Les médaillons du pourtour sont Manneken-Pis, le Palais de Justice, le Théâtre de la Monnaie, la Porte de Hal, l'Église Notre-Dame du Sablon, la Bourse, l'Église Sainte-Gudule et l'Hôtel de Ville. Autrement dit, autant d'édifices, symboles de la richesse de Bruxelles et de son patrimoine.

Ernest de Try introduit son œuvre par une citation du moraliste français Jean de La Bruyère, inscrite sur la page de titre telle une mise en garde, voire une remontrance, vu que le mal semble être déjà fait : « Une chose folle et qui découvre notre petitesse, c'est l'assujettissement aux modes, quand on l'étend à ce qui concerne le goût, le vivre, la santé et la conscience ». Cet élément est loin d'être sans importance quant à la définition de l'objectif que poursuit l'auteur à travers son œuvre. En effet, en adressant la dédicace au maître de l'époque, de Try entend lui ouvrir les yeux sur la menace internationaliste et lui rappeler son devoir de protecteur du patrimoine bruxellois, à l'image de ses prédécesseurs :

¹⁹³ *Ibid.*, p. 64.

Or, champion de nos vertus bourgeoises,
Notre sort est, certes entre tes mains,
Et tu peux faire, aux âmes bruxelloises,
Des vieilles mœurs reprendre le chemin...
Alors ! Mayeur ! aujourd'hui même, en route !
Consulte-toi, Michel, Buls, et Demot,
Ces deux derniers t'ayant laissé, sans doute,
Dans leurs dossiers, un suprême et bon mot...¹⁹⁴

En effet, Charles Buls, avant tout amateur d'art, a contribué à la sauvegarde du patrimoine bruxellois tant architectural que culturel, s'opposant à maintes reprises à la politique de modernisation de Léopold II. On lui doit, entre autres, la restauration de l'Église Notre-Dame du Sablon et la conservation de la Tour Noire. Le projet du Mont des Arts, dont la vision du roi était par trop dispendieuse, le poussa à démissionner en 1899. Il deviendra plus tard le président du Comité d'études historiques du Vieux Bruxelles. Quant à Demot, il s'attela au redressement budgétaire de la ville, alors en souffrance, et participa à l'organisation des fêtes commémoratives du septante-cinquième anniversaire de l'indépendance de la nation dont l'Arcade du Cinquantenaire constitue le souvenir. Et « Michel » ? Non pas bourgmestre, mais occupant un poste bien plus élevé, ce dernier n'est autre que le saint-patron de Bruxelles. Ainsi, pour assurer la sauvegarde de la capitale et de ses traditions, de Try s'adresse au plus grand, jusqu'à en faire le titre de son œuvre : *Saint Michel et sa bonne Ville de Bruxelles*.

Saint-Michel terrassant le dragon, Satan ! On peut y voir une allégorie aux modes étrangères venant tenter les Bruxellois. Intervient alors le saint qui, de son épée, foudroie ces ennemies. Faire appel, dès le titre, au plus haut et ancien représentant de Bruxelles, confère à l'œuvre une certaine grandeur et parle aux cœurs des Bruxellois qui, tous, savent où se tient le saint : la Grand'Place, figurant sur la première de couverture, avec la ville en arrière-plan. De Try donne le point de départ de sa ballade poétique. Remarquons que le nom de la capitale est lui-même immédiatement mentionné, ne laissant aucune équivoque quant à la localisation et au contenu des vers qui suivent. L'expression « bonne ville », qui accompagne « Bruxelles », est née au XIII^e siècle dans les actes royaux. Gérard Mauduech rapporte que, jusqu'à présent, l'expression n'avait été envisagée que sous l'angle

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 63.

juridique ou des relations que la ville entretenait avec les pouvoirs royaux¹⁹⁵. Il est difficile d'imaginer que de Try ait utilisé cette expression dans un sens purement juridique alors que c'est un véritable cri du cœur qu'il nous donne à lire dans ses vers. Il est vrai qu'en juin 1804, sous le Premier Empire, Bruxelles se vit octroyer le titre de « bonne ville », largement honorifique. Est-ce la volonté de notre auteur en réemployant l'expression : récupérer un reste de l'Ancien Régime ? Au vu de son aversion pour les influences étrangères, il est évident que tel n'est pas son objectif. Mais si nous prenons en compte le passé médiéval de Bruxelles, par ailleurs assez glorieux, la définition qu'en donne finalement Gérard Mauduech – la bonne ville est forte et riche – corrélée à celle de Thierry Dutour¹⁹⁶ – la bonne ville est objet de considération – pourrait rejoindre l'idée que de Try souhaiterait donner de Bruxelles : une ville méritant considération pour sa force et sa richesse. Mais un problème subsiste : ces définitions sont toutes deux relatives aux villes médiévales. Or, la Bruxelles d'Ernest de Try est celle du XIX^e siècle. Certes, la capitale peut sembler riche... mais forte ? Nous sommes loin de la ville fortifiée qu'elle fut au temps jadis et de ses remparts ne subsistent que certains vestiges. Nous pourrions dès lors comprendre l'expression comme suit : Bruxelles est une « bonne ville » parce qu'elle démontre une certaine importance (économique, territoriale, culturelle...), répondant aux besoins de ses habitants, et en devient dès lors digne de considération. Il est également possible qu'il s'agisse d'une allusion à cet « âge d'or », d'une invitation du poète à se tourner vers le passé de Bruxelles, autrement dit son patrimoine qui constitue son identité propre.

Outre cette dénomination première, nous pouvons remarquer, au sein du poème, une personnification de la ville, par la majuscule que le poète lui octroie (« la Ville », « notre Capitale », « la grande Cité »), mais surtout lorsque de Try, en fin d'écrit, s'adresse à elle en termes amoureux : « Ville adorée », « éternelle maîtresse », « ma tendresse »¹⁹⁷. Bruxelles est une entité vivante et féminine dont le poète – et cela est également le cas pour Périer (« Je vous aime, Cité »¹⁹⁸) et Bernier (« Bruxelles que j'aime »¹⁹⁹) – tombe inexorablement amoureux. Enfin, de Try s'attache à différencier l'état présent de l'état passé de la capitale. Des expressions

¹⁹⁵ MAUDUECH Gérard, « La "bonne" ville : origine et sens de l'expression », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, vol. 27, n° 6 (1972), pp. 1441-1448, version numérisée consultée sur Persée, http://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1972_num_27_6_422557.

¹⁹⁶ DUTOUR Thierry, *La Ville médiévale : origines et triomphe de l'Europe urbaine*, Paris, O. Jacobs, 2003, p. 63.

¹⁹⁷ TRY Ernest de, *Saint Michel et sa bonne Ville de Bruxelles*, *Op. cit.*, p. 64.

¹⁹⁸ PÉRIER Odilon-Jean, *Poèmes*, *Op. cit.*, p. 131.

¹⁹⁹ BERNIER Armand, *Bruxelles, la mal-aimée*, *Op. cit.*, p. 29.

telles « notre vivant Bruxelles »²⁰⁰ ou « Bruxelles bavarde »²⁰¹ rendent compte d'une ville qui, à l'heure du départ du poète, était animée. Or, au retour de ce dernier, les distractions et lieux symboliques de sa jeunesse sont délaissés et Bruxelles, aux mains de mœurs étrangères, semble agoniser...

Quant au sous-titre, *Diorama poétique par Ernest de Try*, il nous renseigne une nouvelle fois sur l'objectif de l'auteur. Notons d'abord que le nom que ce dernier s'est donné n'est pas l'officiel, comme le souligne son descendant : « Né sous la graphie usuelle à la famille depuis le XIX^e siècle, il porte publiquement la particule [...] Sans doute joue-t-il sur sa capacité à user d'un nom de plume pour ressusciter une graphie perdue à la fin du XVIII^e [...] »²⁰². Pour autant, dans son poème, l'auteur ne feint pas d'appartenir à l'aristocratie : « Mais s'il narguait les bourgeois que nous sommes, / Ce réfractaire, à gauche, avait un cœur ! »²⁰³. Appartenant à cette bourgeoisie nostalgique du Vieux Bruxelles, il revendique sa place au sein de la société bruxelloise et entame, comme d'autres avant lui, de faire revivre les anciennes mœurs au sein d'un décor typiquement bruxellois. Toutefois, de Try se différencie grandement de ses prédécesseurs puisqu'il n'emprunte ni la forme de la chronique, ni celle du roman. Sous sa plume, Bruxelles devient poétique et la poésie « dioramique ». Le TLFi définit le diorama comme suit :

Tableau ou suite de tableaux de grandes dimensions, en usage surtout au XIX^e siècle, qui, diversement éclairé(e), changeait d'aspect, de couleur et de forme, était agrémenté(e) ou non de premiers plans en reliefs et donnait aux spectateurs l'illusion de mouvement.

Le diorama tend à donner davantage l'illusion de réalité puisque constitué en trois dimensions, au contraire du panorama qui est en deux dimensions. Que de Try emploie ce terme plutôt que « panorama » ou « diaporama », concourt donc à prêter plus d'authenticité à ce qui va suivre. Il ne s'agit plus seulement de regarder le mouvement, mais de le vivre. Tel est le souhait du poète pour son lecteur : lui faire vivre l'expérience du « vrai » Bruxelles. Que le poète use d'un moyen de représentation propre au XIX^e siècle participe à ce retour dans le passé, sans compter que ce sous-titre singulier inscrit le poème au sein de la littérature dite « panoramique », déjà rencontrée dans l'étude du recueil de Théo Hannon.

²⁰⁰ TRY Ernest de, *Saint Michel et sa bonne Ville de Bruxelles*, *Op. cit.*, p. 62.

²⁰¹ *Ibid.*, p. 16.

²⁰² DETRY Philippe-Edgar, « Ernest de Try (Detry) (1881-1960), un baroudeur de génie », dans *La famille namuroise Detry, autrefois de Try. Cinq siècles d'histoire*, Izegem, s. éd., 2015, p. 328.

²⁰³ TRY Ernest de, *Saint Michel et sa bonne Ville de Bruxelles*, *Op. cit.*, p. 27.

L'expression « panoramique » nous vient de Walter Benjamin, citée dans *Charles Baudelaire. Un poète lyrique à l'apogée du capitalisme* pour désigner un ensemble hétéroclite d'études de mœurs, pouvant prendre la forme de « tableau », de « musée », de « galerie », ou de « physiologie ». Comme le souligne Valérie Stiénon, « la désignation benjaminienne du corpus est motivée essentiellement par l'association établie entre le scriptural, l'optique et le pictural dans ses modalités particulières de représentation du social », prolongeant « l'esthétique du tableau textuel »²⁰⁴. Rappelons également que ces physiologies se caractérisent surtout, selon Stiénon, par leur approche critique et célébrative de la vie urbaine²⁰⁵. En ce sens, le présent « diorama poétique » semble s'inscrire dans cette lignée de physiologies... tout en s'en éloignant rapidement au vu des caractéristiques génériques répertoriées :

[...] l'importance de la matérialité du support (petit format, illustrations, jeux typographiques et brièveté, centaine de pages), la taxinomie et les macro- et micro-structures de classement et de chapitrage, l'hybridité des tons et des sujets, l'humour [...], le rapport particulier entre fictionnel et référentiel, induit par la « fiction d'actualité » qui s'invente sous la Monarchie de Juillet, la référence ambiguë à la science, négociée entre une réelle prétention à la scientificité, une parodie du discours scientifique et une réactualisation du topos de la science facile et amusante.²⁰⁶

Notre ouvrage se distingue d'abord par sa forme poétique, ensuite parce qu'il ne vise pas à constituer une classification de types – bien que cette notion se retrouve au sein du poème²⁰⁷ –, ni à parodier une méthode expérimentale de l'ordre de l'ethnographie. Certes, on ne peut nier le rapport entre cette œuvre poétique et les physiologies, d'autant plus que l'auteur lui-même semble avoir voulu inscrire son poème dans cette lignée qui avait eu en son temps tant de succès. Il introduit d'ailleurs son poème comme suit : « Toute la vie, en ses puissants contrastes, / [...] Devant nos yeux, ou dans notre mémoire, / À tous s'y peint en tableaux bien rendus ! »²⁰⁸. En effet, ce recueil fut publié dans un petit format illustré, dont le texte est relativement bref (une soixantaine de pages). En outre, le poète aborde des sujets relativement divers : socio-culturels, économiques, politiques, ethniques... Enfin, il use de cette « écriture

²⁰⁴ STIÉNON Valérie, « La topographie urbaine dans la littérature panoramique », *Op. cit.*, p. 1.

²⁰⁵ *Ibid.*, p. 2.

²⁰⁶ STIÉNON Valérie, « La consécration à l'envers : quelques scénarios physiologiques (1840-1842) », *Contextes*, n° 7 (juin 2010), version numérisée consultée sur [revues.org, https://contextes.revues.org/4654](https://contextes.revues.org/4654).

²⁰⁷ Une illustration de l'auteur s'intitule « Types Bruxellois ».

²⁰⁸ TRY Ernest de, *Saint Michel et sa bonne Ville de Bruxelles*, *Op. cit.*, p. 11.

cinétique » caractéristique des physiologies, c'est-à-dire « la figuration d'un parcours en direct »²⁰⁹ : « Donc je poursuis ma course interrompue »²¹⁰. Cependant, on ne peut inscrire le poème dans le modèle des physiologies sans le dénaturer complètement. On peut y voir finalement une double volonté de la part du poète : il s'agissait d'avoir une vision totalisante et exploratoire de Bruxelles, que le genre du tableau pouvait apporter, afin de célébrer la ville sous ses différents aspects, grâce au recours d'une forme poétique que nous verrons tournée vers l'éloge. Ainsi, le sous-titre « diorama poétique » prend tout son sens.

3.3. *Analyse géopoétique*

Saint Michel et sa bonne Ville de Bruxelles est un poème approchant les deux mille vers, subdivisé en dix-sept strophes de longueur variable, chacune portant sur un sujet précis (le Marollien, les lettres belges...). L'étendue de cet écrit s'explique par les ambitions de son auteur : faire le tour de sa ville ; du moins, de ce qui lui tient à cœur. Le poème équivaut à un parcours à travers la capitale, dont le rythme s'appuie sur le décasyllabe. Le décasyllabe, vers *héroïque* car employé originellement dans l'épopée, eut un usage assez diversifié : l'épigramme... Détrôné au XVI^e siècle par l'alexandrin, repris au XIX^e siècle par des poètes tels Sainte-Beuve et Hugo, le décasyllabe redevient un vers noble. Par ailleurs, les romantiques remettent au goût du jour l'écriture épique mais selon une perspective différente de l'épopée médiévale : il s'agit de « proposer une vision synthétique de l'histoire humaine conçue comme accomplissement symbolique, comme trajectoire universelle de chute et de rédemption »²¹¹. Or, à l'origine, l'épopée tend à faire l'éloge d'un peuple ou d'un héros et a pour fonction d'« exalter les valeurs fondatrices de la civilisation médiévale, qui est guerrière, féodale et chrétienne », « la première de ces valeurs [étant] la défense d'un territoire conçu comme foyer dynamique de civilisation, face à une altérité inacceptable car ennemie de Dieu »²¹². Or, la première strophe offre un bel aperçu de cette écriture épique où l'archange, envoyé de Dieu, adoré par les Bruxellois²¹³, est présenté tel un « vigilant

²⁰⁹ STIÉNON Valérie, « La topographie urbaine dans la littérature panoramique », *Op. cit.*, p. 4.

²¹⁰ TRY Ernest de, *Saint Michel et sa bonne Ville de Bruxelles*, *Op. cit.*, p. 23.

²¹¹ MAROT Patrick, *Histoire de la littérature française du XIX^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2001, p. 83.

²¹² BOUTET Dominique, *Histoire de la littérature française du Moyen-Age*, Paris, Honoré Champion, 2003, p. 81.

²¹³ Ernest de Try ne s'affirme pas en tant que « je » individuel, mais en tant que « nous », peuple de Bruxelles. Le pronom « je » n'apparaîtra que quelques vers plus loin.

Prince », un défenseur de la ville contre le mal étranger qui la poursuit. En outre, les deux premières strophes sont caractérisées par un vocabulaire guerrier et valorisant propre au genre épique (médiéval) : « vainqueur, terrassant le Malin », « le vieux soleil emprunte à ton armure », « cuirassé d'or », « ton glaive », « ton bouclier », « tu rayannes de gloire »²¹⁴... Ainsi, un souffle épique se déploie à travers le poème, l'historicité – par exemple, dans les vers où sont contées les exécutions de héros patriotiques – et les énumérations hyperboliques²¹⁵ participant à cette dimension épique. De Try, glorifiant le Bruxelles du XIX^e siècle, récupère ainsi un genre antique, ceci concourant au retour dans le passé ainsi qu'à l'exaltation de la capitale et à l'anoblissement de l'œuvre. En outre, contrairement à l'alexandrin, le décasyllabe permet un passage plus rapide d'un vers à l'autre. Ainsi, la régularité du poème s'accompagne d'un rythme soutenu et vif. L'usage récurrent de la ponctuation exclamative et des onomatopées permet également de rompre la monotonie de la régularité métrique.

La marche du poète se veut à la fois diachronique et géographique. En effet, des indices temporels sont disséminés tout au long du poème, marquant la rupture entre le passé et le présent de la capitale : « en ce temps-là », « c'est qu'en ce temps », « à cette époque » », « à cette heureuse époque », « Que le temps change ! et combien tout défile ! », « dire au présent », « Dont le grand train, maintenant, a vécu », « Ces beaux temps-là sont à jamais enfuis ! », « Mais ce bon temps est, hélas ! bien fini !... »... Les différentes expressions sont voisines lexicalement, ce qui, au cours de la lecture, apporte un effet redondant. Ce champ sémantique temporel, axé sur ce qui fut, donne à penser que le poète lui-même sait que l'irréversible s'est produit et que, jamais, la ville de sa jeunesse, c'est-à-dire celle de l'époque d'Hannon, renaîtra. L'œuvre s'inscrit donc dans un passé totalement révolu, se situant dans un espace spécifique : Bruxelles. Histoire et espace sont ainsi étroitement mêlés au sein du poème. Par exemple, la Grand'Place est prétexte pour conter deux des événements majeurs de l'histoire de la capitale : les exécutions des comtes d'Egmont et de Horn en 1568, et celle de François Annessens en 1719, tous les trois considérés comme des héros patriotiques contre le despotisme espagnol, puis autrichien. S'ensuit l'époque où la Belgique devint un état indépendant, période faste

²¹⁴ TRY Ernest de, *Saint Michel et sa bonne Ville de Bruxelles*, Op. cit., p. 9.

²¹⁵ Exemple : *Buffleterie, uniformes coquets, / Pantalons blancs, ce que le peuple admire, / Bonnets à poils, chapskas, shakos plumets, / La fourragère, ou bien les épauettes, / Les brandebourgs et les larges galons, / Sabres-briquets et longues bayonnettes, / Lances, bancals, donnaient aux bataillons, / Aux fantassins, à la cavalerie, / Corps spéciaux, génie et artilleurs, / Le vif éclat, l'attrait d'une féerie / De cuivre et d'or, d'acier et de couleurs !* dans TRY Ernest de, *Saint Michel et sa bonne Ville de Bruxelles*, Op. cit., p. 36.

pour le pays – « [...] libre et indépendante, / Notre Patrie eut la prospérité »²¹⁶ – ensuite Bruxelles à l’aune du XX^e siècle : « Voyons la Ville, autour de dix neuf cent !... »²¹⁷. Cette inscription temporelle s’explique par le souvenir : chaque lieu visité par de Try découvre une réminiscence du Vieux Bruxelles, qu’elle soit personnelle ou historique. Bien que notre auteur ne fasse à proprement parler une « géographie historique », l’affirmation de Serge Courville semble convenir parfaitement à la situation : il s’agit de « rendre son passé à la société actuelle »²¹⁸. Les lieux ont une mémoire et cette mémoire émane des habitants. Nicolas Verdier déclare à ce propos que « l’art de la mémoire [...] repose sur la fabrication d’un système de lieux et d’images mis en relations par un itinéraire » ; que « chaque lieu se trouve associé à une image-souvenir [...] qui permet la reviviscence du souvenir »²¹⁹. Ernest de Try déclarait alors :

Lorsque de près, ou des lointains faubourgs,
Je vois pointer cette élégante flèche,
Où, sans répit, veille notre Patron,
D’un fier émoi ma gorge se dessèche,
Mes souvenirs me bombent le plastron !²²⁰

Cette thématique du souvenir renvoie par ailleurs à une poésie personnelle, subjective. Les pronoms personnels « je » et « nous » sont régulièrement utilisés au sein du poème, l’expression du « moi » détournant le poème du genre épique pour le joindre à une poésie davantage lyrique²²¹ qui se percevra surtout à la fin du poème. Le souvenir est lié au champ sémantique du temps, mais, plus fondamentalement, à la jeunesse de l’auteur qu’il mentionne à plusieurs reprises : « Et pour ma part, élève d’un collège, / Je l’ai connue étant au premier plan »²²² ; « Ces fiers locaux ont connu ma jeunesse / Nos meilleurs jours, nos rêves d’escoliers »²²³ ; « Oui ! je voudrais

²¹⁶ *Ibid.*, p. 26.

²¹⁷ *Ibid.*, p. 23.

²¹⁸ COURVILLE Serge, *Introduction à la géographie historique*, Sainte-Foy, Québec, Presses de l’Université Laval, 1995, p. 60.

²¹⁹ VERDIER Nicolas, « La mémoire des lieux : entre espaces de l’histoire et territoires de la géographie », dans TAKACS Adam (dir.), *Mémoire, Contre mémoire, Pratique historique*, Budapest, Equinter, 2009, p. 103, version numérisée téléchargée à partir de HAL, <https://hal.archives-ouvertes.fr/halshs-00418709/document>.

²²⁰ TRY Ernest de, *Saint Michel et sa bonne Ville de Bruxelles, Op. cit.*, p. 10.

²²¹ Au sens traditionnel du terme, c’est-à-dire comme une poésie de l’intériorité, de l’intime, et non pas associée à la « poésie pure » telle que défendue par Mallarmé ou Valéry qui définissait la poésie (lyrique) en termes de négativité, c’est-à-dire en excluant le narratif, le récit, et donc le genre épique.

²²² TRY, Ernest de, *Saint Michel et sa bonne Ville de Bruxelles, Op. cit.*, p. 13.

²²³ *Ibid.*, p. 20.

revoir la Capitale / Ainsi qu'à l'âge où j'ai pris le départ »²²⁴. La jeunesse du poète devient celle de la ville et, parallèlement, leurs vieux jours se confondent. Les derniers vers renvoient l'image d'un couple âgé, uni par un lien éternel, transcendant la mort, tel celui de Tristan et Iseult dont le beau roman s'achève :

Je peux vieillir, tu restes ma tendresse,
Et t'aimerai, dans les bras de la mort !
Quand tu m'as pris, je te trouvais jolie,
Si gracieuse ! en de riants atours ;
Et telle, ainsi, tout au long de ma vie,
Devant mes yeux, tu renaîtras toujours !...²²⁵

Ces vers confirment aussi la lucidité du poète : il sait que les changements sont irrémédiables. Il ne reste que le souvenir sur lequel son regard vieillissant peut s'attarder afin d'admirer une dernière fois la ville qu'il a tant aimée.

Nous parlions d'un parcours temporel, mais également géographique : la Grand'Place, les Marolles, le Palais de Justice et la Place Poelaert, l'avenue Louise et le bois de la Cambre, la Porte de Namur et Ixelles, le Palais royal, le Palais des Académies, le Parlement, le Parc royal, la Place royale, l'Université (encore située rue des Sols), les Galeries royales Saint-Hubert, la Place de la Monnaie, sont les lieux parcourus par le poète. La majorité se situent dans le pentagone, anciennement délimité par les murailles de la seconde enceinte, renfermant le cœur historique de Bruxelles. Seuls l'avenue Louise, le bois de la Cambre et la commune d'Ixelles sont hors du pentagone, mais n'en restent pas moins des hauts lieux de la capitale, par leur notoriété et leur taux de fréquentation, tant à l'époque d'Ernest de Try qu'aujourd'hui. Ainsi, le poète s'éloigne très peu du centre-ville et côtoie uniquement des lieux historiques et notoires. Toutefois, une section du pentagone est occultée : celle au-delà du boulevard Anspach, bâti sur l'ancien tracé de la Senne. Autrement dit, de Try évite les territoires marqués par l'industrialisation. Thierry Demey déclarait en effet pour la première moitié du XIX^e siècle : « Les communes de Molenbeek d'abord, Laeken, Anderlecht et Koekelberg ensuite ont ainsi vu une partie de leur territoire, situé à proximité des portes de la ville, se transformer en zoning industriel entouré de cités ouvrières »²²⁶. Ces communes étaient délaissées

²²⁴ *Ibid.*, p. 64.

²²⁵ *Ibid.*

²²⁶ DEMEY Thierry, *Bruxelles, chronique d'une capitale en chantier*, Bruxelles, Paul Legrain, 1990, vol. 1, p. 16.

par la classe aisée qui préférait les faubourgs, l'avenue Louise et le Quartier Léopold. Il est très probable que de Try ne s'y aventurerait jamais. Ainsi, ce poème nous révèle non seulement les lieux de prédilection d'un homme, mais également de toute une classe sociale dont les littérateurs ne percevaient le « vrai » Bruxelles qu'en son centre. D'où le choix de la Grand'Place comme position initiale :

Cette merveille, et que rien ne remplace
En Flandre, Anvers, Louvain, aux Pays-Bas,
Ce pure ensemble, au nom vrai de Grand'Place,
Grâce à toi, Saint, dure et ne périt pas !²²⁷

Dès les premiers instants, de Try tient à souligner l'extraordinaire beauté de cette place, signalant qu'il n'en existe de pareille dans les contrées néerlandophones. Or, à l'époque, le mouvement flamand prenait son essor et les bourgeois libéraux, en majorité francophones, faisaient la grimace... La frontière linguistique officialisée en 1921, Bruxelles se trouvant en territoire flamand mais possédant le statut particulier de ville bilingue, de Try fait donc de la Grand'Place une « propriété francophone » à l'insu non seulement de sa situation géographique, mais aussi de son bilinguisme officiel. Autrement dit, le poète refuse la réelle localisation de la capitale pour la faire coïncider à son idéal bourgeois, pittoresque et francophone. En outre, la mention d'espaces géographiques étrangers constitue un outil important de comparaison, afin de souligner la grandeur de la capitale belge. La France est d'ailleurs une référence récurrente. Pays francophone comme la Belgique, elle demeure, et plus précisément sa capitale, un objet de répulsion et d'admiration tout à la fois. Par exemple, au sujet des alcools produits dans l'un et l'autre territoire : « Or, la Champagne et toutes les Bourgognes / N'ont su produire un verre de "faro" »²²⁸. Un autre exemple éclairant est celui concernant le quartier des Marolles²²⁹, situé dans la partie sud du pentagone : « Paris, Messieurs, avait les Batignolles, / Londres et Berlin, des quartiers savoureux ; / Bruxelles, à tous, exhibait ses Marolles »²³⁰. La comparaison, cette fois-ci, s'élargit aux trois grandes métropoles européennes de l'époque. Ce faisant, de Try inscrit Bruxelles dans la lignée de ces dernières, conscient que sa ville était déconsidérée au regard celles-ci. Les Marolles constituent,

²²⁷ TRY Ernest de, *Saint Michel et sa bonne Ville de Bruxelles*, *Op. cit.*, p.10.

²²⁸ *Ibid.*, p. 19.

²²⁹ Les Marolles sont délimitées géographiquement par la rue Haute, la petite ceinture et l'arrière du Palais de Justice.

²³⁰ TRY Ernest de, *Saint Michel et sa bonne Ville de Bruxelles*, *Op. cit.*, p. 24.

ce que nous pourrions appeler, la véritable essence bruxelloise. En effet, ce quartier particulier est un élément identitaire plus que pertinent lors d'une démonstration de ce qui fait le propre de Bruxelles vis-à-vis des métropoles concurrentes. Les Marolles forment un tout typique et pluriel :

De la Chapelle à la Porte de Hal :
Le Vieux-Marché, le Palais de Justice,
Une prison, l'impassible hôpital,
L'ardent négoce, avec ses colporteuses,
Le bal public, le « cavitje » animé,
Le bric-à-brac des cités populeuses,
Même un théâtre, au spectacle estimé !²³¹

Le terme brusseleir « cavitje » renvoie à un petit estaminet installé en sous-sol. Notons que l'ornementation de quelques idiomes du dialecte bruxellois (« ketje », « faro », « baesine », « vogelpiek », « lambic »...) revient à plusieurs reprises au sein du poème dont le propos principal est tenu en français standard. Ce procédé colore les vers d'un aspect local, participant au pittoresque même de la ville. Courouble employait la même technique langagière « dans un souci de littérisation »²³².

Les Marolles sont une partie du pentagone fortement fréquentée des bourgeois littérateurs du Vieux Bruxelles. Rapidement, dès les premières manifestations d'une littérisation du pittoresque bruxellois et de sa *zwanze*, les Marolles deviennent le « dépositaire de l'âme du vrai Bruxelles »²³³. Pierre Van Den Dungen parle d'une véritable « mythification » de ce quartier populaire. Toutefois, il faudra attendre les années 1890 pour que les Marolles tiennent dans la littérature une place d'une importance relative. De Try y consacre près de cent-cinquante vers ! Des auteurs tels Garnir, Lefèvre, Eekhoud... aimaient à fréquenter tant ces rues populeuses que leurs gens, jusqu'à pousser le vice sous la plume ! Le quartier s'en trouvant mythifié, ses habitants le furent aussi. S'estimant francophones, bien que nés de la rencontre entre flamands autochtones et wallons immigrés, les Marolliens furent encensés par les auteurs bourgeois d'expression française et identifiés au type du Bruxellois populaire. À son tour, de Try acclame leur *zwanze* marollienne, leur pittoresque, leur sans-gêne ainsi que leur langage si particulier : « Dans une langue

²³¹ *Ibid.*

²³² DUNGEN Pierre Van Den, « De la gaieté frondeuse à la nostalgie : aux origines d'un Bruxelles qui bruxelles (XIX^e-XX^e siècles) », *Op. cit.*, p. 335.

²³³ *Ibid.*, p. 342.

[...] flamande, / Où le wallon, l'espagnol et l'anglais, se combinaient au parler de Neerlande [...] »²³⁴. Ainsi le Marollien « à cette époque » n'avait : « Ni fins souliers, ni faux-cols, ni chapeau ; / De pittoresque il ornait sa défroque, / Et ce plumage allait bien à l'oiseau ! »²³⁵; tandis que la Marollienne « ces beautés d'allure mexicaine, [...] Connaissaient l'art de brandir la savate / Et de danser en quittant leurs sabots »²³⁶. Les Marolles étaient par ailleurs un quartier animé. S'y déroulaient des carnivals, comme le « Dikke Luis »²³⁷, et des kermesses dont le poète nous offre une vue d'ensemble des jeux :

Mâts de Cocagne et tournois à la perche,
 Courses en sacs, jeux de Colin Maillard,
 Cent autres jeux, étonnants de recherche,
 Mais reflétant le même esprit gaillard,
 À chaque endroit, soulevaient la cohue
 Montrant d'ici tous les types à vie²³⁸

C'était lors de ces festivités que les littérateurs avaient le loisir d'observer et de croquer le Marollien dans toute sa splendeur. Enfin, le tour des Marolles se termine par la visite incontournable du Théâtre de Toone, originellement situé rue du Miroir. Fondé vers 1830 par un ouvrier du nom d'Antoine Genty, dit « Toone », ce théâtre de marionnettes jouait des pièces inspirées des légendes populaires. Son succès fut tel à la fin du XIX^e siècle que la bourgeoisie, au début essentiellement estudiantine²³⁹, en fit son lieu de prédilection. Cette quasi « colonisation » ne toucha pas seulement le Théâtre de Toone : tout le quartier était devenu au début de XX^e siècle le territoire des bourgeois et de leurs littérateurs, dont faisait partie de Try. Notons qu'outre les Marolles, à l'opposé pourtant sur le plan social, les Galeries royales Saint-Hubert constituaient également un lieu privilégié des bourgeois. Elles « illustr[ent] le mieux la façon dont la bourgeoisie bruxelloise triomphante du XIX^e siècle se crée un nouvel environnement personnel »²⁴⁰ : elles étaient « La promenade

²³⁴ TRY Ernest de, *Saint Michel et sa bonne Ville de Bruxelles*, Op. cit., p. 27.

²³⁵ *Ibid.*

²³⁶ *Ibid.*, p. 28.

²³⁷ Carnaval particulier où les hommes se travestissaient en femmes grotesques aux poitrines et aux fesses disproportionnées.

²³⁸ TRY Ernest de, *Saint Michel et sa bonne Ville de Bruxelles*, Op. cit., p. 29.

²³⁹ L'Université libre de Bruxelles n'en était pas loin, rue des Sols.

²⁴⁰ JACOBS Roel, *Une Histoire de Bruxelles*, Bruxelles, Éditions Racine, 2004, p. 255.

et l'abri lumineux, / Dont on parlait dans la Belgique entière / Et que Bruxelles adorait, orgueilleux »²⁴¹.

Il est difficile de rapprocher de Try d'une tradition littéraire particulière outre celle de ces littérateurs bourgeois du Vieux Bruxelles, chroniqueurs et revuistes, s'illustrant dans la veine régionaliste. Les vers consacrés au Palais des Académies, réveillant en de Try le souvenir d'une période littéraire riche, ne nous renseignent pas davantage. Ce Palais des « gloires endormies »²⁴² devient prétexte à chanter les lettres belges dans leur ensemble, en citant quelques grands noms : Waller, Hannon, Maeterlinck, Picard, Rodenbach, Eekhoud, Van Lerberghe... accompagnés des grandes revues littéraires, représentatives des courants de pensée de l'époque :

Cet « Art pour l'Art » de la « Jeune Belgique »,
Cet « Art Moderne » et son « Art Social »,
« La Wallonie », au drapeau symbolique,
Ce fier « Coq Rouge » et son chant triomphal !²⁴³

Par son œuvre, de Try n'entend pas défendre l'un ou l'autre de ces mouvements car tous ont fait honneur à la Belgique. Aucun terme, aucune expression ne permet de mettre en évidence l'un deux, l'énumération les égalisant tous. L'important est de résumer le paysage littéraire belge francophone de la fin XIX^e et du début XX^e, d'en démontrer la richesse. Toutefois, le fait que les deux derniers auteurs cités soient Courouble et Garnir, sans que ceux-ci soient incorporés dans une des énumérations, permet de déceler chez de Try, il est vrai, une certaine inclination envers leur littérature régionaliste.

Chaque lieu évoque un souvenir, un tableau où s'impriment mille détails de la ville passée. La vue est le sens le plus convoqué par de Try pour décrire Bruxelles, un champ lexical du regard traversant tout le poème (« Je vois », « Voyez », « Voyons », « Je les revois », « Admirez », « yeux »...). Dès l'entrée, le poète a précisé que son poème s'apparentait à un diorama. Or, un diorama s'expérimente généralement au moyen de la vue, moins de l'ouïe et du toucher, encore moins du goût. C'est l'image de l'animation des rues, des attitudes et des distractions qui est restée gravée sur sa rétine. D'un point de vue purement architectural, de Try renseigne très peu son lecteur, alors que les types et les traditions festives sont largement documentés physiquement. Que ce soit pour la Grand'Place, à

²⁴¹ TRY Ernest de, *Saint Michel et sa bonne Ville de Bruxelles*, *Op. cit.*, p. 46.

²⁴² *Ibid.*, p. 39.

²⁴³ *Ibid.*

l'architecture pourtant unique, ou pour n'importe quel autre lieu cité, l'aspect physique est complètement négligé. La description de la Grand'Place porte sur les réjouissances qui s'y déroulaient. Aux « vainqueurs des tournois », aux « longs défilés d'Ordres médiévaux », aux « fastes d'État et pompes communales »²⁴⁴, nous pouvons deviner qu'il s'agissait des festivités de commémoration de l'indépendance belge (1891) durant lesquelles des tournois et des joutes étaient reconstitués. Le poète se souvient également des diverses fêtes qui prenaient place en ce lieu historique : le Meyboom avec ses Géants (« [...] Mieke et le joyeux Jan / Sultan, Sultane et d'autres personnages »²⁴⁵), la « Grande Kermesse » et le « Carnaval », des festivités populaires issues du folklore bruxellois. Et le public « de tous rangs, de tous âges » était celui d'un « peuple qui s'amuse, / Bruyant et fol, mais sans malice au fond... »²⁴⁶. De nombreuses réjouissances populaires sont ainsi décrites :

Une marée, un peuple houleux de masques
Les plus divers, et de gens travestis,
Allait chantant, riant de mille frasques,
Faisant sauter les bourgeois divertis...²⁴⁷

Aussi, les rencontres heureuses et arrosées dans les estaminets, les salles de bal du bois de la Cambre, les fêtes au Vauxhall du Parc royal, sont remémorées avec enthousiasme. Chaque lieu recèle ses plaisirs et il tient à cœur au poète de les faire découvrir à son lecteur, au temps béni d'un Bruxelles qui « bruxellait ». Il ne manque pas de citer les noms des bons établissements à fréquenter. Ainsi, lorsque de Try, au sortir des Galeries royales, débouche sur la Place de la Monnaie, il établit la liste des théâtres et des salles de spectacle et de danse : la Scala, le Théâtre du Parc, l'Alhambra, le Théâtre de Molière, le Pôle Nord, le Cirque, le Varia, la Cour de Bruxelles... Pour chacun, de Try décrit les spécialités et le public qu'on peut y côtoyer, tel un véritable guide touristique versifié ! Quant aux estaminets – Le Sac, les Trois couleurs, le Cygne, le Cerf, l'Étoile, le Diable au corps... –, ils ne doivent pas être confondus avec le café que de Try semble dédaigner. En effet, les cafés étaient fréquentés exclusivement par l'élite de la société, contrairement à l'estaminet qui accueillait le Bruxellois moyen et où la consommation était de moindre coût.

²⁴⁴ *Ibid.*, pp. 11-12.

²⁴⁵ *Ibid.*, p. 13.

²⁴⁶ *Ibid.*, p. 14.

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 57.

Oh ! vantez-nous les « cafés », ces Altesses,
 Maniérés, égoïstes et fats !
 L'estaminet, indulgent aux faiblesses,
 Égalitaire, accueillant tous états,
 Donnait aux mœurs leur plaisant caractère
 Et l'on voyait avec très bonne humeur,
 Le « volgepiek », le whist et sa misère,
 Réunissant un rustre et le Mayeur !²⁴⁸

Le public fréquentant ces lieux et ces festivités se caractérise par une certaine mixité sociale. Tout au long du poème, de Try donne à voir un peuple gai et plein d'ivresse, pour qui la barrière sociale semble être abolie. Tous se retrouvent au Carnaval, tous se retrouvent à l'estaminet, le maître comme l'ouvrier. Cette mixité sociale définit fondamentalement l'estaminet : « C'est un trait des mœurs locales que cette égalité de toutes les classes dans la tabagie enfumée » disait Camille Lemonnier²⁴⁹.

Parmi tous les estaminets, théâtres, salles de concert ou de danse, pour un seul, de Try mentionne l'adresse exacte – « Né rue aux Choux, presque dans une impasse »²⁵⁰ : le Diable au corps, dont Servais rappelle, à juste titre, le mérite d'avoir « fait naître l'intérêt et le goût du folklore et de l'humour national, alors que, sauf pour les revues, le goût du public allait exclusivement aux pièces d'importation »²⁵¹. C'est au sein de cette compagnie que des auteurs et des acteurs tels Libeau et Enthoven vont donner le meilleur d'eux-mêmes :

Ah ! le bon Diable, à l'égrillarde queue,
 Vit bien des fois nos masques déridés ;
 Et les Chrétiens, sans frisson ni peur bleue,
 Sollicitaient d'en être possédés !²⁵²

Par le biais des descriptions des diverses festivités et du peuple qui y participe, de Try transmet une représentation vivante et gaie de Bruxelles : « Rire et chanter, intriguer, danser et boire, / En ces beaux jours, était le but commun »²⁵³

²⁴⁸ *Ibid.*, p. 21.

²⁴⁹ LEMONNIER Camille, *La Belgique*, Bruxelles, Alfred Castaigne, 1903, p. 48.

²⁵⁰ TRY Ernest de, *Saint Michel et sa bonne Ville de Bruxelles*, *Op. cit.*, p. 21.

²⁵¹ BERGER Daniel et al., *L'Heure Bleue : la vie nocturne à Bruxelles de 1830 à 1940*, [Bruxelles], Crédit communal, [1987], p. 99.

²⁵² TRY Ernest de, *Saint Michel et sa bonne Ville de Bruxelles*, *Op. cit.*, p. 22.

²⁵³ *Ibid.*, p. 58.

résume parfaitement le tableau qu'entend dépeindre de Try, tableau qui parfois vire à des scènes extrêmes de foule « en délire » :

Partout, des bals débordants de folie,
Masques lancés, éperdus cotillons,
Des quiproquos, de mousseux une orgie,
Chants égrillards, délirants tourbillons²⁵⁴

C'est là, le « vivant Bruxelles »²⁵⁵, assimilé à la jeunesse du poète. « Mais ce bon temps est, hélas ! bien fini !... »²⁵⁶. En effet, là où, autrefois, régnaient la gaieté et l'animation, la foule s'en est allée ailleurs, s'est repliée jusqu'à disparaître : « Entrons au Parc entendre le concert... / Ce beau jardin qu'à présent on délaisse / Aujourd'hui, il est presque désert »²⁵⁷. Ainsi, l'âge d'or bruxellois prit fin, sa jeunesse passée...

Au terme de son parcours, le poète retourne Grand'Place et, là, pour la dernière fois, interpelle Saint-Michel afin de réveiller les consciences des « aveugles citadins » : « Dis à ceux-là qu'assujettit la mode, / Leur ridicule et leur égarement ! »²⁵⁸. De Try, s'indignant du « snobisme » et prônant le « régionalisme » s'en va quérir le maître pour guérir sa ville de ces maux étrangers. La capitale ne brille plus : « Jadis, la Ville eut l'éclat d'un joyau »²⁵⁹. Elle est ternie par des mœurs qui ne sont pas les siennes. Mais le poète, l'amant de toujours, sait garder de sa belle le souvenir impérissable de ses beaux jours. Après le défilement des souvenirs, le poète déclare son amour à la « Ville adorée »²⁶⁰, ce qui participe à un basculement de l'épique au lyrique où le « je » s'exprime enfin en tant qu'individu, et non plus au nom du peuple bruxellois. Tout au long du poème, de Try alterne entre le féminin et le masculin pour parler de Bruxelles. Nous pouvons y voir, dans cette alternance, une contrainte liée au nombre de pieds. Pourtant, la fin du poème nous confirme que Bruxelles est une entité féminine, assimilée à celle de l'« éternelle maîtresse », de la « confidente », de la « tendresse »²⁶¹. Bruxelles est personnifiée en femme, d'abord en tant qu'amante, ensuite en tant que mère : le poète s'identifie comme « un enfant

²⁵⁴ *Ibid.*, p. 61.

²⁵⁵ *Ibid.*, p. 62.

²⁵⁶ *Ibid.*, p. 61.

²⁵⁷ *Ibid.*, p. 43.

²⁵⁸ *Ibid.*, p. 63.

²⁵⁹ *Ibid.*, p. 62.

²⁶⁰ *Ibid.*, p. 64.

²⁶¹ *Ibid.*

de Bruxelles »²⁶², expression qui n'est pas sans rappeler l'œuvre de Périer : *Notre Mère la Ville*. La ville enfante ses habitants, les façonne. À jamais, de Try sera bruxellois et, jusque dans la tombe, affirmera son caractère zwanzeur : « Que des amis viennent poser, sans pleurs, / Près de ma tombe, à droite, un pot de bière, / Et, pour la vue, à gauche, un pot de fleurs ! »²⁶³.

3.4. Conclusion

Ernest de Try s'inscrit dans la lignée des zwanzeurs bourgeois libéraux, nostalgiques du Vieux Bruxelles. À travers cette poésie qui se veut personnelle (lyrique) et universelle (épique) à la fois, il défend les anciennes mœurs et blâme l'asservissement des Bruxellois aux modes étrangères qui dénaturent son « vrai » Bruxelles. Cette poésie est d'une extrême référentialité : tant sur le plan géographique que temporel, de Try, comme Hannon avant lui, n'hésite pas à citer les noms de théâtre ou d'estaminet. Mais la donnée géographique n'est que prétexte au véritable but du poète : réévaluer les traditions du Vieux Bruxelles. Le « vrai » Bruxelles est dès lors celui du passé, le Bruxelles pittoresque de la fin du XIX^e siècle, sachant que le sentiment d'une « chose pittoresque » est propre à une époque et fluctue suivant les générations. Il ne fait aucun doute qu'il y a une certaine idéalisation par de Try de ce Vieux Bruxelles. Les évolutions et les influences étrangères se faisaient déjà sentir à la fin du XIX^e siècle, comme le démontrait Hannon en 1883.

Nous aurions ainsi deux axes de représentation de Bruxelles chez de Try. Le premier est une représentation bourgeoise dix-neuviémiste, celle-ci se rapportant au pentagone et au pittoresque des anciennes mœurs, incarné par le quartier des Marolles, les carnavaux et les estaminets où les bourgeois francophones aimaient se rencontrer et se mêler au populaire. L'utilisation des idiomes issus du brusseleir participe à cette représentation. En outre, que de Try s'approprie l'esthétique des physiologies grâce à son intitulé « diorama poétique », permet à ce dernier d'explorer tous les aspects traditionnels de la ville ainsi que ses types. Par cette vision totalisante et exploratoire de Bruxelles, il rejoint les littérateurs du Vieux Bruxelles, mais s'en distancie par son usage de la poésie, genre noble par rapport au roman et à la chronique régionalistes²⁶⁴, lui permettant de se tourner vers l'éloge, notamment

²⁶² *Ibid.*

²⁶³ *Ibid.*

²⁶⁴ Avec toutes les ambiguïtés que peut porter ce terme polémique. Nous l'entendons comme « se rattachant à une esthétique réaliste ou naturaliste » dont les récits « sont situés dans un cadre local

grâce aux traits de l'épopée. De Try entend ainsi démontrer la grandeur de Bruxelles et son potentiel comme capitale en faisant notamment référence à d'autres grandes métropoles européennes telles Paris, Vienne, Londres et Berlin. Ainsi la célébration de Bruxelles se base essentiellement sur l'inversion des signes de l'informité, du manque et de l'imitation imparfaite : ici les mœurs et les types bruxellois jugés « grossiers » par un Baudelaire sont réévalués ; les rues, constamment gorgées de foule, sont loin d'être sans vie ; enfin, Bruxelles est à plusieurs reprises mesurée à d'autres métropoles et considérée comme leur parfaite égale.

Après ce premier axe de représentation d'une Bruxelles à la fois bourgeoise et pittoresque, le deuxième s'appuie sur une vision davantage personnelle. Bruxelles revit grâce aux souvenirs de jeunesse du poète, cette jeunesse se confondant avec l'« âge d'or » de la capitale. Le topos de la kermesse, que l'on peut enrichir des autres festivités populaires, concourt à faire de Bruxelles une ville animée où le plaisir est roi. Les nombreuses énumérations descriptives et hyperboliques des fêtes et du peuple en liesse font ressentir cet excès de vie, cette gaieté extrême que l'on retrouvait déjà chez Hannon. Il est indéniable que l'on puisse percevoir une filiation entre de Try et ce prédécesseur : tous deux poétisent le Bruxelles de fin XIX^e, par un ton frondeur et selon une perspective proche des physiologies, le représentant comme une ville de réjouissances, espace euphorique, et ce principalement grâce à son peuple et à ses mœurs, métonymies de la ville. Néanmoins, de Try s'éloigne d'Hannon pour se rapprocher de Périer en unifiant Bruxelles en une seule poésie et en la personnifiant en une entité féminine, à la fois ville-maîtresse et ville-mère, objet d'un amour éternel et inexorable. Ainsi Bruxelles devient-elle cet amour de jeunesse qu'on ne peut oublier et qu'on ne voudrait voir altéré. Elle est cette jeune fille charmante, authentique, gaie, qui a su séduire le poète – « Quand tu m'as pris, je te trouvais jolie, / Si gracieuse ! en de riants atours »²⁶⁵ – et lui inspirer cette poésie à la fois frondeuse, dénonciatrice et élogieuse.

circonscrit (province, ruralité) décrit avec précision (attention portée aux usages et coutumes, aux faits de langue qui dénotent le patois ou le dialecte, etc.) ». Voir : DENIS Benoît et KLINKENBERG Jean-Marie, *La littérature belge, Op. cit.*, p. 138.

²⁶⁵ TRY Ernest de, *Saint Michel et sa bonne Ville de Bruxelles, Op. cit.*, p. 64.